

trois sauvages ; ceux-ci s'occupaient à faire griller des tranches de viande sur des charbons ardents.

Il est bon de dire que, depuis plus de trente-six heures, les trois Européens n'avaient mangé autre chose que quelques racines.

—Ce ne sont pas les Babimpés, dit Joseph.

—Ils ressemblent plutôt à ces sauvages qui ont arrêté nos maîtres, fit observer Hercule.

—Alors il ne faut pas nous montrer s'éc ia Quinotte.

—Les grillades sentent bien bon, cependant, dit Hercule en soupirant.

—Écoutez, reprit Joseph, notre seul espoir est de retrouver les Babimpés, et nous avons complètement perdu leurs traces maintenant. Seuls, nous sommes incapables de les retrouver. Est-ce vrai ?

Hélas ! oui, soupira Quinotte.

—Puis, nous mourrons de faim. Pour mon compte, il y a des moments où il me semble que les arbres tournent autour de moi.

—A moi aussi, dit Hercule.

Tous les sauvages ne sont pas méchants. Ceux-ci peuvent nous donner à manger et nous indiquer notre route.

—C'est vrai, fit Baptiste ; mais si, au lieu de nous donner à manger, ils allaient nous manger.

—Tant pis, ça ne peut pas durer comme ça, s'écria Caritaud, dont c'était l'expression favorite. Il faut nous risquer.

Joseph étant de son avis, les trois Européens se dirigèrent résolument vers les sauvages.

En les voyant paraître ceux-ci se levèrent et saisirent leurs armes.

Joseph, qui marchait toujours en avant-garde, s'empessa de les rassurer de son mieux par ses gestes et par sa pantomime.

Fort effrayés à la vue de ces figures blanches, les sauvages avaient encore plus peur que les étrangers. Leur épouvante rassura Quinotte, qui prit des airs conquérants et s'approcha hardiment du foyer pour saisir un morceau de viande.

—Doucement donc, lui dit Joseph. Il est impossible que ces sauvages ne soient pas seuls.

Baptiste recula aussitôt et se remit prudemment à son poste habituel, derrière ses camarades.

Quand on a vu des matelots faire du commerce avec des peuplades dont la langue leur est complètement inconnue, on comprend à quel résultat prodigieux on peut arriver par la pantomime.

Au bout de cinq minutes, Joseph était parvenu à expliquer aux sauvages, d'abord que les trois Européens mouraient de faim (ce qui était le plus facile), mais en outre qu'ils cherchaient à rejoindre une bande d'indigènes.

Furéal décrivit si exactement la coiffure de ces derniers que les Banyais complétèrent aussitôt la description de manière à faire voir qu'il comprenaient parfaitement qu'on leur parlait des Babimpés.

Ces Banyais paraissaient d'assez bons diables, suivant l'expression d'Hercule. Ils avaient sans doute la bosse du commerce, car il fallut tout leur acheter, depuis l'eau jusqu'à la venaison.

Par bonheur, les trois domestiques portaient la majeure partie du bagage, et principalement les objets destinés à la rançon de M. Novéal, tels que pièces d'étoffe, fils de perles, petits miroirs, etc. La vue de ces trésors produisit sur les Banyais le même effet qu'une pile de pièce d'or produirait sur un cocher parisien.

Il se levèrent immédiatement comme pour faire comprendre aux étrangers qu'ils étaient tout disposés à se mettre en route. Mais avant tout, ceux-ci

tenaient à réparer leurs forces, et Baptiste surtout aurait sacrifié son bagage entier pour une grillade.

Plus scrupuleux parce qu'il regardait les paquets de son maître comme un dépôt sacré, Joseph se montrait moins prodigue.

XV.

Après quelques heures de repos, on se mit en route. Les Banyais ne tardèrent pas à retrouver la trace des Babimpés. Si les Européens avaient pu marcher aussi rapidement que leurs sauvages compagnons, ils auraient bientôt rejoint les Babimpés ; mais, déjà fatigués par deux jours de marche forcée, ils cheminaient péniblement.

Quoique le moins vigoureux des trois, Joseph était toujours en avant. Quant à Baptiste, rassuré maintenant par la déférence que lui montraient les Banyais, il avait, comme tous les poltrons, passé d'une extrémité à l'autre. Il se faisait servir par les sauvages, les chargeait de son fardeau, et les traitait même avec une brutalité que leur obéissance augmentait encore.

En vain Hercule et Joseph lui faisaient-ils des représentations : il haussait les épaules et n'en faisait qu'à sa tête.

—Ces Banyais sont bien patients, disait Joseph : cela m'étonne.

—Ils ont peur, répondit Baptiste.

—Tu es trop dur pour eux.

—C'est comme ça qu'il faut mener ces moricauds.

Moins rassuré que ces compagnons, Joseph surveillait les Banyais sans le laisser paraître.

Il avait été convenu que la nuit chaque Européen veillerait à tour de rôle.

La seconde nuit, Baptiste, qui était de quart, comme disent les marins, s'endormit tranquillement. Joseph, qu'une sorte de pressentiment empêchait de dormir, réveilla deux fois son compagnon.

—Tu m'ennuies à la fin ! lui dit brutalement Quinotte. A quoi bon veiller ?

—Les Banyais peuvent profiter de notre sommeil pour s'enfuir.

—Ils comptent trop sur la récompense que nous leur avons promise pour l'abandonner ainsi

—S'ils allaient la prendre d'eux-mêmes ?

—Bah ! ils ont trop peur de nous pour cela.

—Une fois qu'ils seront dans le bois, crois-tu que nous soyons capables de les rejoindre ?

Baptiste ne répondit pas. Il s'était endormi.

Joseph veilla encore quelque temps ; mais les forces humaines ont des bornes et le pauvre garçon, qui avait déjà fait le premier quart, n'en pouvait plus de fatigue et de sommeil. Au bout de quelques minutes, ses yeux se fermèrent.

Dix minutes plus tard, les trois Européens ronflaient à qui mieux mieux.

Couchés auprès du feu, les Banyais semblaient aussi dormir. Bientôt un d'entre eux se leva avec précaution ; il écouta un instant le bruit de la respiration des Européens. Une fois certain que les étrangers dormaient bel et bien, il s'éloigna et disparut bientôt dans l'obscurité.

Une heure après environ, les deux Banyais qui étaient restés au camp se levèrent tout à coup en poussant des cris de désespoir. Réveillés en sursaut, les Européens demandèrent ce qui était arrivé. Au moyen de la pantomime dans laquelle excellent tous les nègres, les Banyais expliquèrent qu'un de leur compagnons venait d'être enlevé par un lion.

En dépit de toutes leurs clameurs et de leur